

tuer à la hache du pionnier un instrument ou un procédé moins primitif. — Aucune machine ne saurait remplacer la solide de nos fileuses, disaient les petits fabricants de toile de Flandre lors de l'introduction des métiers mécaniques. — Rien ne vaudra jamais la hache du vigoureux pionnier canadien pour éclaircir la forêt, entendis-je répéter tous les jours. Il me semble cependant que quelques douzaines de cartouches de dynamite introduites entre les racines de la haute futaie pourraient bien faire en quelques minutes la besogne qui coûte aujourd'hui des mois au pionnier, si vigoureux que soit son bras, si bien affilée que soit sa hache. Toutes les industries renouvellent leur outillage; pourquoi celle du défricheur et du colon ferait-elle exception à la règle? Mais ici encore nous nous retrouvons en présence de la même difficulté: l'insuffisance du capital, nous nous apercevons une fois de plus qu'il est absolument impossible de se passer du concours de ce "tyran."

\* \*

Les journaux catholiques de France parlent beaucoup du service solennel célébré à Paris, à l'occasion de l'anniversaire de la mort du P. Lacordaire et de l'admirable sermon prononcé par le P. Monsabré.

Après avoir fait l'histoire de la vie et des grandes œuvres du célèbre défunt, le Père Monsabré a terminé par l'éloquente péroraison qui suit :

L'œuvre du P. Lacordaire est plus vaste que la province qu'il a restaurée et que l'ordre auquel il a inoculé une vie nouvelle. Quand il écarta les plis de son manteau et montra au siècle étonné sa robe blanche, il s'écria : " Moi qui viens à vous, je suis une "liberté"! Ce cri audacieux retentit dans les âmes qui essayaient timidement des restaurations. Enhardis par l'appel de l'intrepide pionnier qui se jetait en avant et les couvrait de gloire, tous les ordres s'écrièrent avec lui : " Nous sommes une liberté ! " Et l'on vit la vie religieuse reflourir en France sous tous ses aspects.

Ah! c'était trop de gloire! Vous qui mouriez heureux en présence d'un édifice si laborieusement construit; vous qui dormiez tranquille au milieu des religieux progrès auxquels votre grande âme avait donné l'élan, Père! levez-vous, et voyez ce qu'on a fait de votre œuvre! Partout des portes brisées, des maisons dévastées, des sanctuaires scellés, des cellules vides, des citoyens libres violentés, des congrégations d'hommes paisibles qui priaient et faisaient le bien ensemble dispersées comme on disperse des associations de malfaiteurs, les fruits de quarante années d'un travail honorable détruits par une tempête administrative. Hélas! je n'ai vu qu'une scène de ce lugubre drame, et c'est assez pour remplir mon cœur d'une inconsolable douleur que ravivent sans cesse mes souvenirs. Je crois entendre ce cri sinistre : " Les voilà ! " et les pas de la troupe humiliée qui vient faire le siège d'une maison inoffensive, et les cris d'un peuple qu'on refoule, et les sommations altières de l'arbitraire, et les vains appels faits à la justice, et les protestations indignées de l'honneur, du droit et de la liberté, et les truands qui s'écrient : " A l'ouvrage ! " et les coups retentissants des haches et des marteaux, et les lourdes pressées des pincettes, et le bruit strident du fer qui se brise, et les craquements du bois qui vole en éclats, et ces cris impérieux : " En avant! sortez! emportez ! " et les voix douces et fermes qui protestent.

Je vois encore sortir, l'un après l'autre, entre deux soldats habitués à conduire des scélérats et honteux, en ce jour, de couder un honnête homme, et les vétérans de la vie religieuse et les jeunes recrues qui en goûtaient les premiers charmes; je vois les larmes qui coulent et les gestes désolés qui disent adieu aux chers sanctuaires de la méditation et du travail, et les pieuses genuflexions sur les portes rompues et les embrassements de l'amitié navrée et la foule qui jette des fleurs et des couronnes et crie : Au revoir, à des gens qui ne savent ce qu'ils vont devenir. Je vois encore mon Dieu chassé de son tabernacle et sa demeure scellée comme la chambre d'un mort. Je me trouve seul

dans ces grands cloîtres tant de fois sillonnés par les pas graves et discrets de toute une communauté qui va à la prière, au travail, à la réfection, à la joie, au repos; je rôde encore autour de l'église tant de fois animée par le chant religieux des hymnes et des psaumes. Je cherche, j'écoute... et je ne vois plus rien, je n'entends plus rien... rien que la solitude et le vide, rien que les gémissements du vent dans ce désert, bruit mystérieux et sombre que mon âme troublée prend pour les cris plaintifs des pauvres innocents qu'on a chassés et qui demandent à entrer... Mon Dieu! mon Dieu! J'ai le cœur encore plein de larmes et de sanglots. Quel coup vous avez frappé! Et nous en sommes tous, tous affreusement meurtris!

A ce moment, le Père Monsabré se laissait aller à l'émotion qu'il ne peut plus contenir : sa voix se trouble... il sanglote. L'auditoire, qui suit l'auteur avec intérêt, ne peut y tenir plus longtemps : toutes les dames pleurent à chaudes larmes, beaucoup d'hommes s'essuient furtivement les yeux!

L'orateur reprend avec force, après quelques moments de silence :

Amère dérision! Tout cela s'est passé non loin des édifices sur le frontispice desquels on lit ce mot plein de promesse : Liberté! — Mais qu'est-ce donc que la liberté? Ah! ce n'est plus le rêve doré des nobles âmes qui croyaient triompher facilement des énergies du mal en brisant les entraves qui contenaient les énergies du bien : c'est le cauchemar d'une race ivre de la haine du Dieu qui condamne ses appétits, et impatiente de se débarrasser de tout ce qui le représente. La liberté! ce n'est plus la riante et large promesse des chartes et des codes; c'est le réveil sournois des lois oppressives qui dormaient oubliées et méprisées dans les archives administratives. La liberté! ce n'est plus le pavillon protecteur qui flotte sur la conscience, la demeure, la personne de tous les citoyens honnêtes pour couvrir leur inviolabilité; c'est le drapeau sinistre qu'on montre aux révoltés que la justice a bannis, pour leur dire : " Revenez ! " Aux hommes paisibles, dévoués, soumis au gouvernement que le peuple se donne, pour leur dire : " Allez-vous-en ! " La liberté, ce n'est plus le vaste chemin où peuvent circuler, sans se froisser, tous les droits et toutes les aspirations légitimes; c'est la voie scélérates par où l'on arrive au pouvoir, pour étouffer opportunément les libertés dont on veut se défaire, surtout celle des hommes de Dieu.

Ailleurs, nous n'envoyons que des pardons. Victimes d'une erreur qui n'est point celle du pays, nous demandons la lumière pour ceux qui se sont trompés, les estimant trop sages pour se croire infail-

\* \*

Le professeur Bell, de l'exploration géographique anglaise, s'embarquait sur un voilier, à York Factory, dans la Baie d'Hudson, le printemps dernier, pour se rendre en Angleterre, afin de constater s'il était possible de naviguer sur ces eaux en été. Des dépêches transmises par le câble sous-marin annoncent son arrivée à Londres.

Son bâtiment a été retenu prisonnier trois semaines par le vent contraire, dans les détroits de l'Hudson, et, pendant tout ce laps de temps, il n'a pas vu une seule banquise de glace.

Le professeur Bell annonce de plus que les détroits de l'Hudson sont ouverts à la navigation pendant cinq mois et demi de l'année.

On dit maintenant qu'à la suite de la réception de cette dépêche, la compagnie du chemin de la Baie d'Hudson et Winnipeg va envoyer des explorateurs dans le Nord-Ouest pour y localiser sa ligne de chemin de fer.

S'il y a de nos abonnés qui ne tiennent pas à conserver complète la file de L'OPINION PUBLIQUE, ils nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le No. 39 de 1880.

## SONNET

A MON AMI TASCHEREAU-FORTIER

Le soleil s'est caché derrière les coteaux ;  
La froide nuit d'hiver descend dans la vallée ;  
Et le vent, secouant la forêt désolée,  
De mon humble logis fait trembler les carreaux.

Et moi, rêveur oisif, la paupière voilée,  
Je songe à mon passé, je songe aux jours si beaux  
De ma folle jeunesse à jamais envolée, [beaux,  
A mes bonheurs défunts dormant dans leurs tom-

Déjà depuis longtemps je rêve, oubliant l'heure...  
Soudain je vois passer, devant mon œil qui  
De mes anciens amis le cortège riant : [pleure,

Et parmi ceux que j'aime encore comme des frères  
Me gardant en retour leurs amitiés sincères,  
Je te vois, mon ami, marcher au premier rang.

W. CHAPMAN.

Janvier, 1881.

LE  
CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

VIII

LA TRAHISON

(Suite)

Le matelot murmura et demanda que le sort fût consulté. D'après lui, le proverbe : *Chacun pour soi*, était la loi suprême en Californie, et chaque goutte de sueur ne devait profiter qu'à celui qui l'avait versée. S'il plaisait à quelqu'un de devenir malade ou fou, c'était tant pis pour lui.

Creps et Donat se déchainèrent avec fureur contre lui; mais, comme Victor refusa positivement d'accepter un privilège quelconque, on tira au sort. L'Ostendais et Kwik furent désignés pour la première chasse.

Les chasseurs revinrent, à la tombée de la nuit, avec trois petits oiseaux, et un animal ressemblant à un lapin. Ce n'était pas grand-chose; mais cela faisait espérer qu'on ne mourrait pas de faim en cet endroit.

Le lendemain, lorsque Creps et Pardoes revinrent de la chasse, épuisés et harassés, ils ne rapportèrent, au bout de dix heures, qu'une couple d'oiseaux ayant de l'analogie avec des perdrix.

Les choses se passèrent souvent ainsi. La chasse devenait de plus en plus mauvaise; probablement n'y avait-il pas beaucoup de gibier dans cette contrée, et les coups de fusils avaient fait fuir ou rendu timides le peu d'animaux qui s'y trouvaient. En outre, les chercheurs d'or n'osaient pas s'aventurer loin de leur tente, sauf le long de la rivière, de crainte de se séparer.

Quand toutes leurs provisions furent épuisées, ils se virent avec effroi menacés de la famine, et plus d'une fois ils furent obligés de se coucher avec l'estomac à moitié vide.

Ils devinrent très grondeurs et très aigris les uns contre les autres, et Creps insista de nouveau auprès de ses amis pour quitter immédiatement le fatal placer. Mais, comme l'engluement était presque achevé, il se laissa persuader d'attendre encore trois ou quatre jours.

Lorsqu'il se levèrent le lendemain, ils remarquèrent, avec effroi et avec chagrin, que le courant avait renversé pendant la nuit près de trente pieds de leur digue. Une semaine entière de travail était perdue!

Le matelot devint furieux; il blasphémait Dieu, accusait ses compagnons et se démenait comme un possédé. Les autres, affligés et abattus, regardaient avec un sombre désespoir les restes épars de leur pénible labeur, que l'eau mugissante avait entraînés jusqu'au bas de la rivière.

Mes amis, dit enfin Pardoes, le malheur est grand, mais il se borne à une perte de cinq ou six jours de travail. Nous sommes trop impatients et nous exigeons trop de la fortune. Notre impatience seule est

décue. Cet endroit que nous essayons de clôturer contient probablement assez d'or pour nous payer au décuple. Nous ramènerons directement la digue vers le bord; dans deux jours, nous pourrions avoir fini. Trois de nous chasseront. De cette manière, nous ne manquerons pas de nourriture.

Et comme Jean Creps criait, tout en colère, qu'il voulait partir immédiatement, Pardoes répondit avec aigreur que ce serait une véritable lâcheté d'abandonner la lutte contre la nature, quand on était certain de s'emparer avant trois jours des trésors qu'elle voulait vainement défendre contre eux. Donat et Victor vinrent au secours du Bruxellois, et Jean renonça en rechignant à son opposition.

Creps, Donat et Victor furent immédiatement envoyés à la chasse. Pardoes et l'Ostendais se remirent à porter de grosses pierres de roche à la rivière, et se firent aider par le baron, qui répondait maintenant aux grossières sorties de son persécuteur par un sourire de triomphe, accompagné de menaces dans ce genre :

— La délivrance approche; la tyrannie va cesser; c'est fini pour l'éternité!

Vers midi, lorsque l'heure du repas arriva, le baron était assis près du feu occupé à ronger les restes d'une carcasse d'oiseau. Le matelot était, comme d'habitude, debout près du puits d'où ils avaient déjà tiré tant d'or; il se grattait le front, frappait des pieds et faisait des gestes d'impatience. Pardoes, qui se promenait au pied des rochers, avait, depuis une couple de minutes, tenu l'œil fixé sur l'Ostendais. Il s'approcha de lui et dit en plaisantant :

— L'or qui est là dessous t'a ensorcelé. Tu rêves donc encore au moyen de t'en emparer?

— Rêver? répéta l'autre d'un ton singulièrement agité. Rêver? Je posséderai cet or, aussi vrai que je vis, te dis-je!

— As-tu donc envie de risquer de nouveau le plongeon? je ne te conseillerai pas cette dangereuse tentative.

Le matelot lui prit la main et dit :

— Pardoes, tu es mon ami. Je pourrais garder pour moi seul tout ce qui est renfermé dans ce trou; mais je ne le veux pas; je veux partager avec toi. Consens, et nous sommes plusieurs fois millionnaires!

— Je ne te comprends pas. Que veux-tu dire? demanda Pardoes étonné. Sais-tu un moyen de t'emparer de l'or qui est là dedans? Dis-le, nous l'essayerons.

Un rire d'ironie contracta les lèvres du matelot.

— Le moyen? dit-il. Si deux hommes courageux connaissent seuls l'existence de ce trésor incalculable, s'ils avaient déjà assez d'or pour acheter à Sacramento les outils nécessaires, ne trouveraient-ils pas assez d'or ici pour en charger trois ou quatre bêtes de somme?

— J'ai déjà songé à ce moyen, répondit Pardoes. Nous possédons assez d'or; nous reviendrons ici, comme tu dis, exploiter le puits avec les instruments nécessaires.

— Et nos fainéants de compagnons? — Ils partiront bientôt; ils sont fatigués de chercher de l'or. Nous les accompagnerons jusqu'à la vallée de Sacramento, et, pendant qu'ils se rendront à San Francisco, nous irons chercher à Sacramento les instruments nécessaires.

— Damnation! hurla le matelot avec rage, ces lâches sont nés pour notre malheur!

— Comment cela?

— Ils nous raviront notre trésor.

— Quelle folle idée!

— Folle, crois-tu? Laisse les aller à San Francisco, et l'immense fortune qui nous appartient déjà est perdue. Ils y vivront dans l'abondance avec leur or, ils rétabliront leurs forces et oublieront les mières endurées. Alors leur soif d'or se rallumera; ils choisiront d'autres compagnons et reviendront à cet endroit.

— Ne crains pas cela, dit Pardoes en riant. Pour tous les trésors du monde, Jean Creps ne reviendrait pas ici, et, sans lui, ses amis ne feront pas un pas. D'ailleurs, Roozeman est sérieusement malade, sois en sûr.

— C'est encore pis! grommela le matelot. Imprudents et stupides comme ils